

LE SEMEUR CANADIEN.

NAPIERVILLE, 25 SEPTEMBRE 1851.

☞ L'encouragement que nous continuons à recevoir pour notre feuille nous met en état de donner encore un supplément de quatre pages. Comme nous espérons pouvoir en publier un ou deux prochainement, notre premier volume formera un livre d'environ 250 pages, avec un titre et une table des matières, que nous enverrons gratuitement à nos abonnés à la fin de décembre prochain.

MORT DE MADAME COTE.—Nous avons la douleur d'annoncer la mort de Madame Côté, qui a eu lieu dimanche dernier, à trois heures du matin, à la Grande Ligne de L'Acadie. Elle est morte en se reposant sur les mérites du Sauveur et avec la bienheureuse espérance de l'immortalité.

De la Poésie.

La poésie est un élément constitutif de la nature humaine ; on ne peut concevoir un homme sans poésie, un homme qui ne soit susceptible d'être impressionné par le beau, le grandiose partout où il se trouve. S'il existe des hommes qui n'aient jamais éprouvé ces sentiments spontanés, irrésistibles que l'on nomme poétiques, ce sont des êtres disgraciés et des rebuts de la création.

Il est certains dons ou certaines facultés dont on peut être privé, sans perdre pour cela sa qualité d'homme. Ainsi il n'est pas donné à tous de pouvoir s'élever vers les hautes régions de l'abstraction et de la philosophie ; peu possèdent le don magique de la parole qui entraîne et maîtrise les auditeurs, le génie est la prérogative d'un bien petit nombre. Or, l'absence de ces précieux dons est bien une faiblesse, une infériorité, mais elle ne porte pas atteinte au caractère essentiel de membre de la grande famille de l'humanité. Il n'en est pas de même de la poésie : un homme sans poésie n'est plus un homme ; s'il existe un front qui n'ait jamais été éclairé de cette sublime lumière, c'est un front sans auréole, c'est un front ténébreux.

Faut-il en conclure que tout homme est poète ? Cela découle tout naturellement de ce que nous disons. Tout homme, cela va sans dire, n'est pas poète dans le sens spécial du mot, mais il l'est réellement dans un sens général, quelquefois il l'est plus que les poètes eux-mêmes. Car chez ceux-ci la poésie est un talent, un art, souvent même un métier, tandis que chez celui-là elle est une vie.

On ne peut guère donner une définition de la poésie, car " ce qui est vraiment divin dans le cœur de l'homme ne peut être défini ; s'il y a des mots pour quelques traits, il n'y en a pas pour exprimer l'ensemble, et surtout le mystère de la véritable beauté dans tous les genres. Il est facile de dire ce qui n'est pas de la poésie, mais si l'on veut comprendre ce qu'elle est, il faut appeler à son secours les impressions qu'excitent une belle contrée, une musique harmonieuse, le regard d'un objet chéri, et par dessus-tout un sentiment religieux qui nous fait éprouver en nous-mêmes la présence de la divinité. "

Mais de ce que la poésie est la présence de la divinité en nous, il ne faut pas conclure que c'est la même chose que la religion. Si la poésie et la religion ont quelques rapports, elles n'en sont pas moins parfaitement distinctes.

Il en est plusieurs qui confondent ces deux choses et qui

prennent des émotions poétiques pour des sentiments religieux. Après avoir admiré les beautés de la nature et plané dans les régions de la poésie, ils croient s'être approchés de Dieu et du ciel, tandis que leur âme est restée enfermée dans les limites de ce bas monde. On n'est pas religieux, surtout l'on n'est pas chrétien parce qu'on peut sentir profondément le beau et le sublime ; on n'est pas pieux parce qu'on peut s'attendrir et se livrer à l'enthousiasme, quelque pur qu'il soit. La religion est plus que tout cela : c'est le lien qui nous relie à Dieu, c'est Dieu lui-même habitant au-dedans de nous par le Saint-Esprit. La poésie, c'est la plénitude de la pensée et l'exaltation des forces de l'intelligence ; la religion, c'est le sacrifice de nous-mêmes à Celui qui nous a créés et qui nous pardonne en Jésus-Christ, c'est l'offrande joyeuse de toutes nos affections, de nos cœurs tout entiers à Celui qui seul est digne de les posséder.

Alexandre Vinet.

Le nom inscrit en tête de cet article n'est pas entièrement étranger à nos lecteurs. Ils l'ont déjà rencontré et se rappelleront que c'est à ce professeur distingué que nous avons emprunté la leçon admirable que nous avons publiée sur les *Provinciales de Pascal*. Et comme nous nous proposons d'insérer plus d'une fois encore dans nos colonnes des articles de cet écrivain, nous avons pensé qu'il serait bon de tracer une esquisse de sa vie, afin qu'en ce pays l'on fit un peu connaissance avec un auteur, que les gens instruits gagneraient beaucoup à lire et à étudier. Nous sommes d'autant plus porté à faire ce travail que nous possédons sur cet homme éminent des données sûres, recueillies aux meilleures sources pendant notre séjour en Europe.

ALEXANDRE VINET, naquit le 17 juin 1797, à Ouchy, village sur les rives du beau lac Léman et près de Lausanne, le chef-lieu du canton de Vaud. Son père, qui avait d'abord été instituteur, occupait alors une place dans les bureaux de l'état et se distinguait par la pureté et la sévérité de ses mœurs. C'était un homme de talent, d'une grande activité, mais dont les vues sur l'éducation étaient restées de cent ans en arrière. Il ne voyait point de société, préférant la solitude par instinct et sans misanthropie. Il aimait ses enfants, mais son amour était exigeant et austère, leur accordant une très-petite part de liberté.

Il s'imaginait qu'Alexandre n'avait point de talent et ne ferait jamais rien ; cependant il le mit au collège et se chargea lui-même de la surveillance de ses études. Et comme Alexandre paraissait porté vers la poésie, le père ne voulant pas qu'il suivit cette pente, corrigeait et blâmait impitoyablement tous les essais qui s'échappaient de sa plume et qui n'étaient pas en petit nombre, les uns sérieux, les autres passablement gais. Ces derniers s'expliquent par la sévérité de son père, qui l'empêchait de prendre part aux amusements et aux plaisirs des autres étudiants : retiré chez lui, il se consolait de la privation qu'on lui imposait par le chant, et la composition de pièces d'une innocence légèreté.

Cette sévérité paternelle contribua sans doute à lui inspirer cette défiance de lui-même, qui devint humilité chrétienne et qui, par la grâce divine, lui est restée jusqu'à la fin de sa vie. Du reste, l'esprit religieux et moral de la maison paternelle, les exemples d'ordre et d'économie qui la caractérisaient eurent sur lui une excellente influence.